

Michel PINAULT

Portrait de groupe d'universitaires parisiens en leur villégiature bretonne : *L'Arcouest* dans la première moitié du XXe siècle

par Michel Pinault, Centre Alexandre Koyré (CNRS)

L'Arcouest, définie comme la villégiature d'un groupe d'universitaires parisiens, née dans les premières années du XXe siècle mais entrée, des années vingt à trente, dans la maturité, a été d'abord une traduction dans un autre lieu que ceux où elle se déroulait habituellement et dans le contexte particulier des vacances d'été, de la sociabilité universitaire et intellectuelle post-dreyfusarde [Charle, 1990 ; Ory-Sirinelli, 1986]. Cette spécificité fait de *L'Arcouest* un moment idéal de l'expression de cette sociabilité comme « forme ludique des forces éthiques de la société concrète », selon la formule qu'utilisa Denis Pelletier pour la définir, après Georg Simmel [Pelletier, 1992. Simmel, 1999]¹.

La force, la densité et la complexité des interactions individuelles au sein du petit réseau de personnalités concernées ont nourri une dynamique autonome de cette forme sociale qui devenait *L'Arcouest*, contribuant en retour à la modeler et à lui donner les traits d'un clan sélectif et fermé, uni autour d'un patrimoine culturel et politique commun.

Étant donné l'ampleur du phénomène et la centralité de ses membres au sein des réseaux intellectuels et universitaires parisiens, *L'Arcouest* a aussi été très vite constituée - développement de la grande presse aidant - en vitrine de ces réseaux, en interface efficace entre eux et le pouvoir politique d'une part, le grand public d'autre part, au point d'acquérir les caractères d'un lieu de pouvoir et d'un mythe. *L'Arcouest*, de ce point de vue, atteint son apogée entre février 1934, avec la création du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA), et juin 1936, en entrant au gouvernement. La visite du ministre de l'Éducation nationale, Jean Zay, à *L'Arcouest* est une sorte d'apothéose.

Une première *Arcouest*, début de siècle

¹ Georg Simmel définit la sociabilité comme « le jeu au cours duquel "on fait" comme si tous étaient égaux » [Simmel, 1999].

Le premier groupe d'une quinzaine d'universitaires à avoir fréquenté la presqu'île de l'Arcouest s'est considérablement élargi après la Première Guerre mondiale, sur la base de liens de sociabilités générationnels et essentiellement parisiens. C'est ce qui a fait nommer *l'Arcouest*, « Sorbonne-Plage » ou « Fort-la-Science »².

« Fort-la-Science » est donc un sous-ensemble parti de milieux plus larges et eux-mêmes dotés de liens sociaux extrêmement denses et récurrents. Si « tout le monde » n'allait pas à l'Arcouest, un vaste ensemble d'universitaires, de scientifiques, d'intellectuels et d'hommes politiques parisiens pouvaient s'y rattacher et s'y reconnaître.

Les inventeurs du site sont les frères Lapicque et l'historien Charles Seignobos.

Louis Lapicque, né en 1866, est un jeune physiologiste de la Sorbonne [**Charles et Tecklès, 1989**]³. Anti-boulangiste, dreyfusard et socialiste, ce militant rationaliste, laïque, franc-maçon, est une forte personnalité. En 1900, cet habitué de Port Blanc, où se retrouvaient déjà, à 30 km de l'Arcouest, des universitaires parisiens, séduit par cette baie magnifique, achète, avec son frère, une grande parcelle de terrain sur la pointe de l'Arcouest pour y construire une première petite maison⁴. Ce terrain sera, au fil des années, revendu par lots aux amis ce qui aidera à la formation du « village » des *Arcouestiens*.

Seignobos, plus âgé d'une dizaine d'années, est le fils de Charles-André Seignobos, député-maire de Privas. De famille protestante et républicaine, c'est un normalien, agrégé, et il collabore avec Ernest Lavisse au développement de l'enseignement de l'histoire [**Prost, 1996 a & b**]. Seignobos est un dreyfusard ardent, placé au centre de polémiques lancées contre lui par les milieux nationalistes. Sa femme, Cécile Marillier, tenait, dès les années de l'affaire Dreyfus, un salon parisien renommé, largement ouvert à des visiteurs venus de l'étranger. La biologiste américaine Ida Tarbell, devenue ensuite journaliste, se souvenait de ce salon : « Le leader de ce groupe, écrit-elle, était un professeur d'histoire à la Sorbonne, Charles Seignobos. C'était un

² Article d'Aurélien Philipp, « À Fort-la-science. La plage des savants », *Vu*, n° 29, 3 septembre 1930. Le journaliste Aurélien Philipp est lui-même *Arcouestien* et futur membre du cabinet d'Irène Joliot-Curie au sous-secrétariat d'État à la recherche scientifique.

³ Voir *Cahiers rationalistes*, 1953, n° 128, et n° spécial : Henri Piéron, « L'Oeuvre de Louis Lapicque », n° 131, p. 1-16. De nombreuses indications biographiques concernant les *Arcouestiens* sont tirées des dictionnaires biographiques des professeurs de la faculté de lettres, du Collège de France et de la faculté des sciences, publiés par Christophe Charle et Eva Teckles (1988, 1989, 1990, Paris, Éditions du CNRS/INRP).

⁴ Il y eut un premier lieu de villégiature, à Port-Blanc, près de Perros-Guirec. Lapicque et Seignobos y séjournèrent auprès de leurs collègues, Anatole Le Braz, professeur d'histoire à la faculté de Rennes et folkloriste réputé qui y accueillait de nombreux universitaires de passage, et Léon Marillier, professeur de Religion des peuples primitifs, dont Lapicque suivait les cours à l'École pratique des hautes études et dont la mère était l'épouse de Seignobos. Port-Blanc était encore fréquenté, en famille, par le chimiste Victor Auger et l'historien Georges Pagès, futurs *Arcouestiens*. En 1901, au moment où les Lapicque découvrent l'Arcouest, Marillier meurt dans un naufrage en baie de Tréguier, avec sa femme qui est la soeur de Le Braz, ainsi qu'une dizaine d'autres membres de la famille Le Braz. Ce premier noyau s'éteint alors partiellement, même si Port-Blanc a connu d'autres fidèles, en particulier la famille Painlevé.

savant qui avait étudié non pour la connaissance en elle-même mais dans un but d'utilité sociale. Seignobos était un socialiste matérialiste mais non dogmatique, un bon pianiste, un merveilleux parleur, une personnalité aimable et pugnace. » [Trabell, 2003]

Après plusieurs séjours chez les Lapicque, Seignobos, lui aussi un ancien habitué de Port Blanc, décide de construire, en 1910, sa propre maison, Taschen Bihan. Celle-ci devient alors un rendez-vous des intellectuels parisiens de passage et bientôt en villégiature et, soit au cours des soirées qu'il donne quatre ou cinq fois dans le mois, soit sur son bateau, appelé l'Églantine en référence à la fleur choisie comme symbole par la Ligue des droits de l'homme, la « société » *arcouestienne* s'assemble, se contemple et s'amuse. Pour tout le monde Seignobos devient alors « le Capitaine », assisté, pour l'accueil, de sa femme, « la Petite Mère » [Marbo, 1967 ; Duclert, 1998 ; Naquet, 2005].

Vers 1910, Jean Perrin, né en 1870, normalien, professeur de physique à la Sorbonne et à l'École normale supérieure de Sèvres, qui est venu faire passer les examens de l'École navale à Brest, rend une première visite à Seignobos [Charpentier-Morize, 1997].

Le député radical-socialiste du Doubs, l'historien Albert Métin, créateur du ministère du Travail, en 1906, un proche du mathématicien et bientôt député socialiste du Ve arrondissement, Paul Painlevé, et de Jean Perrin avec lequel il est probablement venu faire la tournée des écoles navales de la région, devient aussi un des premiers familiers de Seignobos et il acquiert une maison à l'Arcouest. Son décès, au cours d'une mission aux États-Unis pendant la guerre, fait parfois oublier cette personnalité importante du réseau initial.

Viennent encore, peut-être dès 1901, date de leur mariage, le mathématicien Émile Borel, normalien et sous-directeur de l'ENS à partir de 1910, et sa femme Marguerite Appell, fille du doyen Appell, connue, dès les premières années du siècle, sous son nom de plume, Camille Marbo. Viennent aussi deux autres normaliens, le géologue Charles Maurain, professeur à la Sorbonne, nommé dès 1910 directeur de l'Institut aérotechnique de Saint-Cyr, et sa femme Jeanne, une des premières agrégées de mathématiques, en 1901. Jeanne Maurain, aussi sociable que son mari est effacé, pianiste de talent, parlant bien l'anglais, proche de Perrin dont elle est une ancienne élève, devient une des personnalités marquantes de *l'Arcouest*.

En 1911, Marie Curie, veuve depuis cinq ans, se retrouve au centre de campagnes haineuses et, à travers elle, le milieu anticlérical, immoral, dreyfusard et féministe qu'elle passe pour représenter. Ces campagnes sont liées à sa candidature à l'Académie des sciences et, à l'automne, à la révélation par la presse de sa correspondance amoureuse avec le physicien,

depuis peu professeur au Collège de France, Paul Langevin [**Pinault, 2006 a**]⁵. Les Borel, secondés par Painlevé et par les Perrin, et par le physicien du Laboratoire Curie, André Debierne, un intime de Marie Curie, organisent la protection de leur amie et la riposte et, l'été suivant, Marie Curie vient pour la première fois à l'Arcouest.

Ces campagnes se développèrent dans une atmosphère et sous des formes qui rappelèrent à bien des égards celles de l'affaire Dreyfus. Gustave Téry, dans *L'Œuvre*, dénonçait en Marie Curie « une étrangère, une intellectuelle, une affranchie ». Dans l'*Action française*, Daudet dénonça, dans la candidature « féminine et excentrique » de Marie Curie à l'Académie des sciences, une « cabale dreyfusarde » contre le catholique Édouard Branly « qui ne fréquente ni les grands juifs ni les égéries du protestantisme ». Il ajoutait : « Les imbéciles qui vont répétant que l'affaire Dreyfus est enterrée devront en prendre leur parti ; elle est si peu enterrée, cette lutte épique du génie national contre le démon de l'étranger, qu'en toute occasion (...) elle recommence sous mille formes avec des acteurs qui sont, au fond, à peu près toujours les mêmes. »

Au sujet de la liaison de Marie Curie avec Langevin, on invoqua, contre la « veuve adultère » et la « juive polonaise », « l'honneur de l'Université », comme naguère on avait invoqué, contre le « juif traître », celui de l'armée. Téry écrivait encore : « C'est toute la République, tout le "régime abject", qui fait sienne la cause de Mme Curie et inscrit au seuil de son alcôve : Secret d'Etat !⁶ »

Une partie de l'opinion publique suivait avec hystérie la cabale menée contre Marie Curie tandis qu'une autre s'enflammait pour sa défense. Ce fut au point où, comme le jury Nobel venait d'attribuer son second prix à Marie Curie, elle fut priée, de la part de milieux proches de ce jury, de ne pas se rendre à Stockholm et de renoncer au prix [**Blanc, 1999**].

Ainsi, l'arrivée de Marie Curie au sein de *L'Arcouest*, au sein de ce groupe qui a mené avec elle les combats difficiles de l'année 1911 et dont elle devient une sorte d'héroïne, complète le noyau initial.

Il y a désormais un véritable groupe de personnalités, toutes en interactions étroites et multiples : Seignobos, Lapique, Borel, Perrin et Marie Curie, et une nébuleuse comprenant par exemple Debierne, Auger, l'historien Georges Pagès, les docteurs Stodel et leurs deux filles, lui préparateur au Collège de France, elle une des premières femmes médecins en France, Véra

⁵ *L'Œuvre* publia des lettres adressées à P. Langevin, dont M. Curie contesta l'exactitude [**Quinn, 1996**]. Elle voulut porter plainte mais Langevin préféra un accord avec son épouse. Les lettres, restées entre les mains de cette dernière, auraient ensuite été détruites par un de ses fils, Jean Langevin.

⁶ Gustave Téry, « Les scandales de la Sorbonne. Pour une Mère », *L'Œuvre*, 23 novembre 1911, p. 1-10.

Gricouroff, une anarchiste arrivant de Russie, amie de Jean Perrin, et ses enfants, Édouard Chavannes, professeur de Chinois et diplomate, sa femme, Alice, une linguiste, très liés aux Perrin et aux Curie, et leurs quatre enfants. Il y a encore le physicien et sénateur socialiste du Cher, Jules-Louis Breton, Jules Grandjouan, le dessinateur caricaturiste de *l'Assiette au beurre*, et sa femme Bettina, agrégée d'histoire. D'autres, beaucoup d'autres, ne font que passer, pour quelques jours, comme André Siegfried, Georges Urbain, ou le mathématicien Jacques Hadamard et ses enfants.

Langevin, peut-être à cause de ses relations avec Marie Curie qui perturbent la vie de son foyer, ne vint pas à l'Arcouest, mais son fils aîné, Jean, normalien comme son père et ami de Pierre Auger et Francis Perrin, ses condisciples à l'ENS, y séjourna, se mariant finalement avec Edwige Grandjouan, la fille du peintre [**Bensaude-Vincent, 1987**]⁷.

Au total, le groupe de *l'Arcouest* se compose essentiellement de savants des sciences exactes, souvent passés par l'ENS, surtout des physiciens, tous déjà remarqués dans les domaines en plein renouvellement de l'étude de la structure de la matière (radioactivité, chimie-physique), et des mathématiciens de premier plan. Preuve de cette tournure d'esprit innovante, Painlevé et Borel, collègues par leurs positions dans les mathématiques et leurs origines normaliennes, s'associant à Charles Maurain, deviennent des passionnés et des spécialistes de l'aviation balbutiante et ils publient ensemble un ouvrage sur ce sujet, en 1913⁸.

À eux tous, ils ne représentent donc qu'un petit secteur du monde universitaire et aucun d'entre eux, Painlevé et Hadamard exceptés, n'est encore membre de l'Académie des sciences. S'y ajoute un nombre remarquable de médecins et des représentants des humanités, historiens en particulier, un certain nombre d'artistes et d'hommes politiques directement liés à Seignobos. Leurs relations remontent au temps de l'affaire Dreyfus et leurs engagements politiques divers les situent très à gauche. L'absence totale de savants de tendances opposées, chimistes liés aux milieux industriels, anti-dreyfusards, catholiques, souligne la fermeture de ce cercle et rappelle la vive cassure qui existe alors au sein du monde universitaire.

Parmi les membres de ce noyau, les femmes sont d'ailleurs nombreuses et leurs profils sociaux en font de solides représentantes de ces couches nouvelles en développement. Si certaines d'entre elles ont encore des traits rappelant une éducation bourgeoise traditionnelle : maîtresses de maison discrètes ou hôtesse d'une vie de salon dynamique, talents musicaux ou

⁷ Aurélien Philipp le signale sans détour, dans son article de 1930 : « Monsieur Langevin manque à cette belle collection de savants et ne fréquente pas plus Fort-la-Science que l'Académie des sciences. » (art. cit.)

⁸ Painlevé Paul, Borel Émile et Maurain Charles, 1913, *L'Aviation*, Paris, Alcan. Il s'agit d'une nouvelle édition, complétée, de l'ouvrage publié en 1910 par les deux premiers auteurs.

sensibilité artiste, beaucoup figurent, après de solides études supérieures, dans la cohorte des « premières » : premières femmes agrégées, premières femmes médecins, premières femmes à tel ou tel poste universitaire.

Enfin, on peut noter, au sein de ce phalanstère de laïcs, d'agnostiques ou d'athées, la forte prégnance d'une culture protestante héritée, de Seignobos à Pagès ou Borel, ou d'un système d'éducation qui en découle en partie : pratiques sportives valorisées, non-scolarisation des enfants puis entrée d'un certain nombre au Collège Sévigné ou à l'École alsacienne [**Cabanel, 2000 & 2003**].

Une intense vie collective soude ce groupe, d'abord autour de Seignobos, de sa maison et de son bateau. La baignade, les jeux de plage, la pêche à marée basse occupent les estivants, jour après jour. Il faut compter avec la bande des enfants qui forment bientôt une petite foule lorsqu'ils prennent un bain à « l'accostage », sur la petite plage rocheuse située en contrebas de Taschen. Ils formeront, après 1914, la seconde génération, élevés tous ensemble, presque comme frères et sœurs, et ils contribueront à transformer *l'Arcouest*, à développer le réseau.

L'atmosphère est certes détendue et peu conformiste par certains côtés, mais le style de vie reste celui de la bonne société. Les occasions de contacts avec la population locale sont rares. Ceux qui ne trouvent pas de place chez Seignobos logent chez l'habitant ou à l'unique pension de la Reine Cadic, située à l'embarcadère pour Bréhat. On y rencontre une autre « Arcouest », composée en particulier d'artistes, qui commence à se lier avec le petit monde de Seignobos. De même, les contacts se font à la marge avec « la Colonie », composée d'ouvriers du Faubourg Saint-Antoine certainement venus là, au départ, conseillés par Lopicque. Ce sont des militants de l'Université populaire, des « Upéistes », pratiquant le « théâtre populaire » et les arts les plus divers, adeptes du bain de soleil et du nudisme, selon une mode venue de Scandinavie.

On comprend donc que, dès avant 1914, il y a, au sein de *l'Arcouest*, une concentration de liens affectifs, sociaux et politiques, autant que scientifiques, exceptionnels. Non qu'il n'y ait pas eu d'autres cas approchants : le début du XXe siècle a vu, au contraire, grâce au développement du chemin de fer et en raison de l'émergence de couches sociales nouvelles auxquelles appartenaient les universitaires, mais aussi les artistes, les écrivains, se multiplier ce genre de villégiatures. Il y eut ainsi Valmondois, autour de Georges Duhamel - les liens entre Valmondois et *l'Arcouest* ne sont d'ailleurs pas sans intérêt - comme il y eut le centre de biologie marine de Roscoff où, en plus de la recherche, il y eut aussi formation d'une identité collective.

Pendant l'année universitaire, le club de *l'Arcouest* continue d'exister à travers une vie

sociale parisienne diversifiée [**Charle, 1994**].

Elle est d'abord institutionnelle avec, en son centre, Borel, gendre du doyen de la faculté des sciences, Paul Appell (1906-1920), bientôt sous-directeur de l'ENS (1910). Signe de la position qu'il occupe au sommet de la pyramide universitaire, Borel passe pour porter sur lui un « petit carnet noir » sur lequel figurent toutes les chaires scientifiques des facultés françaises et les noms des candidats susceptibles de pouvoir y accéder. Borel et son épouse sont au centre d'une activité sociale très dynamique, aussi bien depuis leur appartement de fonction, à l'ENS où ils organisent une vie intense de salon, qu'avec la création d'une revue intellectuelle, la *Revue du mois*, en 1906, qu'ils dirigent ensemble, ou encore à travers leurs liens familiaux avec le biologiste Jacques Duclaux et avec Painlevé, par Pierre Appell, futur député et membre de cabinets ministériels, marié à la nièce de celui-ci [**Fontanon et Franck, 2005, & Anizan, 2006**].

Avec la *Revue du mois*, Camille Marbo veut que « la frange universitaire, comme elle dit, (...) se mêle aux franges des autres groupes. » [**Marbo, 1967 p. 85.**] Son comité de rédaction comprend bien sûr des *Arcouestiens*, Borel, Perrin, Métin. On y annonce la naissance d'une amicale des professeurs des facultés de science, le 6 janvier 1906, présidée par Charles Barrois et Pierre Curie. 191 enseignants, soit plus des deux tiers du potentiel, adhèrent à ce syndicat qui ne dit pas son nom.

Il y a les réunions rituelles, le dimanche, dans le jardin des Curie, où viennent les Perrin, le célibataire André Debiegne, ou encore les physiciens Aimé et Eugénie Cotton, Georges Urbain, le mathématicien Henri Mouton. Les Cotton, tous deux normaliens, physiciens, l'un enseignant rue d'Ulm et l'autre, agrégée de physique, enseignante à Sèvres, vont l'été à la montagne avec un petit groupe – d'où leur absence de *l'Arcouest* - comprenant Pierre Weiss et Élie Cartan, dont les épouses sont elles aussi sévriennes, comme le seront leurs filles et dont deux enfants se marieront. Les Cotton tiennent table ouverte, le midi, à Sèvres, pour ceux qui viennent faire cours à l'École et, plus tard, pour les chercheurs venant travailler aux laboratoires de Bellevue. C'est là un autre réseau comme il y en a plusieurs, fort semblables à celui de *l'Arcouest* et s'interpénétrant sans cesse [**Cotton, 1967, & Cinquantenaire, 1931**].

Il y a aussi les interminables dîners, le soir, chez les Perrin, les Borel ou les Langevin, dont le logement sert aussi de point de ralliement à d'autres réseaux.

Il y a la vie communautaire, avec l'immeuble du n° 5 de la rue Froidevaux acheté en commun par les Borel, les Maurain, les Perrin, les Lopicque et Marie Curie. Quelque chose de voisin existe rue Alexandre de Humbolt, devenue Jean Dolent, où se trouve, certes, le siège de la Ligue des droits de l'homme mais aussi les appartements très fréquentés par les anciens dreyfusards des

Auger, au n° 8, et des Hadamard, au n° 9. Plus loin, les Maurain font ensuite construire une maison. Communautaire aussi la petite Coopérative au sein de laquelle les enfants Perrin, Curie, Langevin, Hadamard, Chavannes et Magrou suivent les enseignements que leur donnent leurs parents [**Joliot-Curie, 1954**].

La vie de salon chez les Borel, les Perrin, Nine Choucroun ou Seignobos, et les réunions rituelles du « thé Perrin », le lundi après-midi, au Laboratoire de Chimie-Physique, mêlent la vie scientifique, politique et mondaine. Camille Marbo a décrit l'ensemble de cette sociabilité dans ses *Souvenirs et rencontres de deux siècles* [**Marbo, 1967, p. 83-100**]. Elle y souligne la profonde entente entre ces intellectuels, unis depuis les affrontements de l'affaire Dreyfus et passés, depuis, à autre chose sans que leurs liens se brisent, restés d'accord entre eux sur des idées, des comportements, des objectifs.

L'Arcouest, entre les deux guerres

Après la guerre, *L'Arcouest* connaît son deuxième âge qui va durer jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, marqué par son élargissement et l'arrivée à l'âge adulte de la seconde génération constituée d'héritiers alors que la première génération était essentiellement formée de nouveaux promus de la réussite scolaire issus de milieux populaires. *L'Arcouest* marque son unité autant que sa tendance à la fermeture, par la continuité de son appartenance à la famille normalienne et à l'élite universitaire, et par la multiplication des unions endogames.

De nouvelles maisons parsèment la lande. Jean Perrin, en 1928, grâce à l'argent du prix Nobel, construit Ty Yann, immense bâtisse à étage et vaste salle à mezzanine, qui devient la seconde maison hôte de *L'Arcouest* et en symbolise, en partie, le renouvellement. Il peut y recevoir aussi bien un ministre ou un académicien de passage que les Borel qui ont leur chambre réservée, ou bien ses « grandes amies », Pauline Ramart-Lucas, professeur de Chimie organique à la Sorbonne, ou Nine Choucroun, chimiste de son laboratoire.

En 1926, Frédéric Joliot, le jeune époux d'Irène Curie, arrive à l'Arcouest et, autour de ce couple détonnant et de la maison de Marie Curie, une nouvelle *Arcouest* va prendre forme, Joliot s'imposant comme une des personnalités les plus attractives et séduisantes et le couple acquérant une réputation internationale, très remarqué par la presse, aussi bien à cause de ses travaux scientifiques - il obtient le prix Nobel en 1935 - que par ses prises de positions politiques, et parce qu'il semble reproduire le couple de savants exemplaire formé naguère par Pierre et Marie Curie [**Pinault, 2000**].

Joliot est conquis par l'Arcouest. Ce monde est fait pour lui qui aime nager, naviguer, pêcher, chasser, rouler à moto, aller au tennis à Paimpol, mais immédiatement il brise un certain nombre de conventions. Il a son bateau qu'il veut gréer et barrer lui-même, ce que Lapicque, Seignobos et Perrin n'ont jamais fait. Il prend plaisir à aller à la pêche avec les pêcheurs de l'Arcouest ou à parler avec eux, pendant des demi-journées, au café ou au marché à Paimpol, ce qui est mal compris par la plupart des *Arcouestiens* [Huysman, 1994]. Joliot est un passionné de discussions et dans cette société où il est de bon ton de ne pas se lancer dans des conversations trop sérieuses, il interpelle Perrin ou Seignobos dont il apprécie les réflexions et affine ses propres idées au feu de la discussion.

Joliot est donc chez lui à l'Arcouest, mais un peu à la marge. Il s'est rapproché d'une seconde unité qui se réunit à la pension Chevoir, construite au fond de la baie de Launay. Des estivants qui ont d'ailleurs souvent leurs entrées chez Seignobos, ont pris l'habitude de s'y retrouver. Le milieu est plus « artiste » que celui, intellectuel et « sorbonnard », qui prévaut chez Seignobos ou Perrin. La pension Chevoir fait figure de lieu mal famé, voire « de perdition », aux yeux des gens « vertueux » de *l'Arcouest*. Fred Joliot lui, à la recherche d'autres distractions, les trouve à Launay. Si Seignobos est encore l'âme de *l'Arcouest*, il semble que la « vraie vie » est un peu ailleurs, désormais.

Arrivée, en 1926 encore, d'un ancien étudiant de Victor Auger qui avait été l'hôte de Seignobos, devenu un industriel parisien, Eugène Schueller, créateur de l'Oréal. Il fait construire une maison « prétentieuse, avec une colonnade » et, ce qui ne s'était jamais vu, il clôture son terrain... Mais, la villa des Schueller où sa femme, Nita, et sa fille, Liliane, passent l'été, et leur bateau, l'Edelweiss, grand et luxueux, avec son capitaine et ses 5 matelots, deviennent des lieux de société prisés.

La vie estivale à *l'Arcouest* est toujours rythmée par les marées, le rendez-vous du matin, vers 9 heures, à « l'accostage » pour répartir les baigneurs dans les bateaux. Dans la soirée, la corne de Seignobos les appelle à remonter dîner. Ensuite, il y a réunion à Tachen ou bien veillée dansante dans le verger, tandis que quelques dates rituelles scandent la saison, comme les régates de Launay, la kermesse de l'école laïque de Ploubazlanec, vers le 15 août, ou bien la fête du Capitaine, le 10 septembre, et, à partir du milieu des années trente, l'anniversaire d'Hélène Joliot, le 19. Née en 1927, elle incarne l'apparition de la troisième génération, celle qui aujourd'hui encore, ayant passé l'âge de la retraite, continue, au milieu d'une nuée de petits-enfants, la tradition à *l'Arcouest*.

Des années vingt aux années trente, le réseau social de *l'Arcouest* dont l'identité s'est désormais fortement constituée et affirmée autour d'un important capital institutionnel, social et culturel, celui d'une des fractions conquérantes de l'establishment universitaire, prospère et espère. Des enjeux nouveaux se présentent dont *l'Arcouest* va devenir la caisse de résonance.

Il ne s'agit plus seulement de nourrir le plaisir de vivre ensemble en s'alimentant à un passé commun. Le principal enjeu, conditionné par la chronologie politique nationale, concerne la place de l'activité scientifique dans l'après-guerre et ses rapports avec l'université.

Pendant la Première Guerre mondiale, Painlevé fut l'artisan de la mobilisation de la science pour la défense nationale et tout le réseau d'universitaires dont nous avons parlé jusque-là s'y trouva entraîné.

Mais ce sont les projets d'une autre fraction de la science française organisée qui émergent, dès 1919, celle qui avait commencé à agir, depuis 1901 en particulier, autour du Musée social et qui se regroupa, dès 1916, au sein de l'Académie des sciences, autour du secrétaire perpétuel, le mathématicien Émile Picard, du professeur de physique industrielle Henry Le Chatelier et du chimiste Charles Moureu qui avait été au centre de la guerre des gaz et très actif à la commission des Inventions [**Pinault, 2006 b**]. Ces personnalités qui se positionnent à droite, parmi les anti-dreyfusards et les catholiques, sont de plain-pied avec les milieux militaires et de nombreux industriels, en particulier dans la chimie et la pharmacie, veulent, dès le retour de la paix, organiser les recherches scientifiques. Elles sont fortement installées à la tête d'un réseau symétrique à celui de *l'Arcouest*, appuyé sur la Maison de la Chimie, la *Revue scientifique* que Moureu dirige, la *Revue de métallurgie* et la *Revue de chimie industrielle*, de Le Chatelier, les sociétés scientifiques de chimie et l'Académie des sciences.

À l'opposé, le retour à la paix est marqué, du côté des *Arcouestiens*, par un retour aux laboratoires, et parallèlement un retour à *l'Arcouest*. À l'exception de Breton, ils voient la mobilisation scientifique comme une sorte de parenthèse dont la nécessité s'efface avec la Victoire et qui doit laisser de nouveau place aux « recherches de science pure et désintéressée » dans le cadre universitaire, telles qu'ils les ont toujours connues.

Lorsque, de 1919 à 1924, le député Maurice Barrès, conseillé par Moureu et divers membres de l'Académie des sciences, impulse une puissante campagne contre « la misère des laboratoires », le réseau *arcouestien* n'y prend aucune part de premier plan.

Ils sont cependant présents dans les sociétés scientifiques en plein essor et dans le nouvel Office national des recherches scientifiques et industrielles et des inventions (ONRSII), créé en 1922, que dirige Breton et dont Maurain est le directeur-adjoint, secondé par Lapicque, Cotton et

d'autres. Marie Curie, Langevin, Borel se mobilisent, au sein de la Commission de coopération intellectuelle de la Société des Nations en faveur de la communication scientifique et de la propriété scientifique. Borel fonde et dirige la Confédération des travailleurs intellectuels (CTI), sorte de syndicat des classes moyennes, qui mène campagne sur des thèmes voisins. En janvier 1923, il relance la *Revue du mois* sous la forme d'un petit supplément à la revue *Vient de paraître*.

La victoire électorale, en 1924, du Cartel des gauches marque un tournant. Painlevé et Breton sont réélus, Borel est élu. C'est le temps du lobbying institutionnel et de l'action parlementaire qui s'ouvre. La conquête de positions universitaires, sur un mode mandarin classique, s'accélère : Maurain devient, en 1926, doyen de la faculté des sciences. Son assesseur, Perrin, reçoit le Nobel la même année et devient président, en 1929, de la Société française de physique. Les élections à l'Académie des sciences se succèdent. Ils influencent la vie du conseil de la faculté des sciences et du conseil de l'université [**Maurain, 1940**]. Les uns et les autres obtiennent des chaires et la direction de nombreux laboratoires, la création de nouvelles institutions souvent financées par le mécénat, comme la Fondation Curie pour Marie Curie, en 1921, et s'en partagent la direction : par exemple, l'Institut Henri Poincaré, pour Borel, et l'Institut de Biologie Physico-Chimique pour les Tétrarques - Perrin, Mayer, Girard et Urbain, en 1927.

Sur le plan parlementaire, des résultats suivent. Sur la proposition de Borel, les Chambres votent une contribution permanente de 0,05% connue sous le nom de « Sou des laboratoires ». En 1930, Borel défend devant la Chambre le projet de Perrin de création d'une Caisse nationale des sciences, chargée de distribuer des bourses à des jeunes chercheurs. Perrin est placé à sa tête. En 1933, un organisme de coordination, le Conseil supérieur de la recherche scientifique est créé, présidé par Perrin. En 1935, naît la Caisse nationale des recherches scientifiques, la CNRS. Perrin est à sa tête, et Borel est présent partout.

Pendant ces années, *l'Arcouest* apparaît de manière récurrente dans la presse. Celle-ci diffuse une sorte d'image d'Épinal olympienne d'un monde scientifique harmonieux, un phalanstère du futur, au sein duquel des personnalités héroïsées vivent la vie nouvelle d'une humanité régénérée. C'est l'exacte image inversée de celle que véhiculait la presse nationaliste quand elle vitupérait le monde asocial et immoral des universitaires dreyfusards. Les *Arcouestiens*, en acceptant de se faire photographier et bientôt filmer pour les Actualités cinématographiques,

adhèrent à une forme de propagande qui contribue à leur donner une assise dans l'opinion publique. Il y aurait beaucoup à dire sur l'image de la science ainsi véhiculée.

L'Arcouest apparaît comme le lieu où non seulement convergent des hommes à la charnière du monde politique (députés, sénateurs, ministres, hauts fonctionnaires) et du milieu universitaire et scientifique (prix Nobel, sommités scientifiques) mais où mûrit une réflexion sur le gouvernement rationnel de la société, sur le rôle de la science dans le progrès et sur la nécessité de mener une politique scientifique hardie. Rappelons la création de l'Union rationaliste, en 1930 : Lapicque, Urbain, Borel, Hadamard et, bien sûr, Perrin, Langevin et Joliot sont parmi les fondateurs.

L'Arcouest, c'est ainsi la science désintéressée et le service public plutôt que les liens avec le monde des Affaires et « les deux cents familles », c'est le progrès social, en particulier sanitaire, par la science - les journaux titrent, en 1934, sur la découverte du « radium artificiel » par les Joliot qui va permettre de « guérir le cancer » -, *L'Arcouest* c'est encore le renouvellement des cadres de la société avec l'émergence de jeunes savants d'envergure internationale, *L'Arcouest* c'est la réforme, l'interventionnisme étatique, la modernisation de l'appareil d'État : Borel et Perrin sont à la CTI, Francis Perrin aux *Nouveaux Cahiers*, Joliot diffuse les thèses du cristallographe anglais, John Bernal, sur « la fonction sociale de la science » et Irène Curie écrit des articles enthousiastes sur la science dans l'économie socialiste.

1936, *L'Arcouest* et le pouvoir

Lorsque survient la victoire électorale du Front populaire, les *Arcouestiens* triomphent. On va parler de la « République des savants » [Ory, 1994, & Picard, 1990]. Painlevé étant mort en 1933, Marie Curie en 1934, Urbain en 1938, Borel étant en semi-retraite et Breton sur la touche, ne reste que Jean Perrin pour incarner la vieille génération, tandis que la nouvelle s'impose, avec les Joliot, Francis Perrin et Pierre Auger, Jean Langevin, Jean Maurain, Georges Huysman, mais aussi de nombreux non-*Arcouestiens* comme André Mayer, Henri Laugier ou Louis Rapkine⁹.

« La grande connivence, ce fut la guerre d'Espagne », se souvient Hélène Langevin, la fille des Joliot-Curie. La crise des années trente en effet provoque de nouveaux engagements, unanimes, contre le fascisme et le nazisme et en faveur du Front populaire, compris comme une sorte de

⁹ Le couple Georges et Marcelle Huysman, venu en 1932 à l'invitation des Stodel mais familial aussi des Maurain, aura une maison à l'Arcouest dès 1935. Lui, agrégé d'histoire et chartiste, professeur à l'École alsacienne, proche de Lucien Herr a rencontré par son intermédiaire sa future femme, fille d'un normalien. Ils sont, depuis, entrés dans le réseau proche de Georges Duhamel et ont une résidence à Valmondois dont Georges Huysman est le maire. Huysman, rattaché, comme Jean Maurain, au cabinet de Jules Jeanneney au Sénat après avoir été secrétaire général de la présidence de la République, devient directeur général des Beaux-Arts, en 1934.

prolongement de l'esprit républicain et démocrate. Perrin appartient à la direction du Rassemblement universel pour la paix, son fils Francis et Joliot, tous deux adhérents de la SFIO, sont membres du bureau du CVIA puis de l'Union des intellectuels français destinée à faire pièce au pacifisme intégral. La rébellion militaire contre la République espagnole accentue la force de ces engagements¹⁰.

L'été 1936, à *l'Arcouest*, est marqué par une magnifique fête du Capitaine, transformée en simulacre de défilé revendicatif du Front populaire, avec pancartes et banderoles. Ensuite, c'est la visite du ministre de l'Éducation nationale, Jean Zay. Celui-ci saisira l'occasion de l'annonce des disparitions successives de Perrin puis Seignobos, en 1942, pour consigner dans son journal de l'Occupation, ses souvenirs de *l'Arcouest* : « On ne rencontrera plus, l'été, sur la route de l'Arcouest, dans la baie de Saint-Brieuc, entre Paimpol et Bréhat, la silhouette trottinante et menue de Charles Seignobos, ni le sourire irradié de Jean Perrin »... , avant d'enchaîner sur un bilan précis de la politique de la recherche scientifique de son ministère dans laquelle les *Arcouestiens* ont joué un rôle central, avec, en particulier, Irène Joliot-Curie devenue, pour quelques mois, sous-secrétaire d'État à la Recherche scientifique, et Jean Perrin qui prit ensuite le relais [Zay, 1987].

On comprend qu'en 1945, Frédéric Joliot, alors qu'il menait de front la réorganisation du CNRS et la gestation du futur CEA, écrivît à Nine Choucroun, partie avec Perrin aux États-Unis en 1942 et pas encore rentrée de cet exil : « Jean et le Capitaine étaient les éléments dominants d'une partie très heureuse de notre existence. Que sera l'Arcouest sans eux ? Et la rue Pierre Curie sans réunions chez toi rue Geoffroy Saint-Hilaire ? Il y a maintenant la nouvelle génération et nous sommes les aînés ; il faudra tenter d'être aussi bons qu'eux. Je n'oublierai jamais combien Jean m'a encouragé dans mes débuts et que tu as une grande part dans les liens d'amitié qui nous unissaient¹¹. »

Bibliographie :

Anizan Anne-Laure, *Paul Painlevé (1863-1933), un scientifique en politique*, thèse IEP, Paris, 2006 ; ouvrage à paraître.

Bensaude-Vincent Bernadette, 1987, *Langevin, Science et vigilance*, Paris, Belin.

Cabanel Patrick, 2000, *Les protestants et la République. De 1870 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, coll. Les Dieux dans la Cité.

¹⁰ Les *Arcouestiens* signent largement la pétition en faveur de l'Espagne républicaine, parue dans *Commune*, n° 40, décembre 1936, p. 389. On trouve les noms de Joliot et de Perrin à côté de ceux de Victor Basch, Hadamard, Henri Wallon, Marcel Prenant ou Jeanne Lévy.

¹¹ Lettre de F. Joliot à Nine Choucroun, le 17 février 1945, copie, AC.JC.

Cabanel Patrick, juillet 2003, « Intellectuels protestants, intellectuels organiques de la Troisième République ? », *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme*, n° 149/3.

Charles Christophe et Tecklès Eva, 1989, *Les professeurs de la faculté des Sciences de Paris - dictionnaire biographique, 1901-1939*, INRP/CNRS.

Charles Christophe, 1990, *Naissance des intellectuels (1880-1900)*, Paris, Éditions de Minuit.

Charles Christophe, 1994, *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Seuil, L'Univers historique.

Charpentier-Morize Micheline, 1997, *Perrin, Savant et homme politique*, Paris, Belin.

Cotton Eugénie, 1967, *Aimé Cotton*, Paris, Seghers, coll. Savants du monde entier.

Cinquantenaire de l'École normale supérieure de Sèvres (1881-1931), 1931, Sèvres, collection de l'ENS.

Duclert Vincent, avril 1998, « La Ligue héroïque », *Le Mouvement social*, n° 183.

Fontanon Claudine et Franck Robert (dir.), 2005, *Paul Painlevé (1863-1933), Un savant en politique*, Rennes, PUR.

Huysman Marcelle Georges, *J'ai un bel avenir derrière moi*, 1994, Paris, Éditions du Platane.

Joliot-Curie Irène, décembre 1954, « Marie Curie, ma mère », *Europe*, n° 108, p. 89-121.

Marbo Camille, 1967, *À travers deux siècles - Souvenirs et rencontres (1883-1967)*, Paris, Grasset.

Maurain Charles, 1940, *La Faculté des sciences de l'Université de Paris de 1906 à 1940*, Paris, PUF.

Naquet Emmanuel, *La Ligue des droits de l'homme, une association en politique, 1898-1940*, thèse 2005.

Ory Pascal et Sirinelli Jean-François, 1986, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin.

Ory Pascal, 1994, *La Belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire (1935-1938)*, Paris, Plon.

Pelletier Denis, mars 1992, « Georg Simmel : la sociabilité "forme ludique des forces éthiques de la société concrète". », dans Racine Nicole et Trebitsch Michel (dir.), *Cahiers de l'IHTP*, n°20 « Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux ».

Picard Jean-François, 1990, *La République des savants. La Recherche française et le CNRS*, Paris, Flammarion.

Pinault Michel, 2000, *Frédéric Joliot-Curie*, Odile Jacob, Paris. Voir aussi la thèse, soutenue en 1999, à l'Université Paris I – Panthéon/Sorbonne.

Pinault Michel, 2006 a, « Marie Curie, une intellectuelle engagée ? », *Clio, Histoire, femmes et Sociétés*, n° 24, p. 211-229.

Pinault Michel, 2006 b, *La science au Parlement, les débuts d'une politique des recherches scientifiques en France*, Paris, éditions du CNRS.

Prost Antoine, 1996, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil.

Prost Antoine, 1996, notice sur Seignobos dans Julliard Jacques et Winock Michel, 1996, *Dictionnaire des intellectuels français*, Seuil, Paris.

Quinn Susan, 1996, *Marie Curie*, Paris, Odile Jacob.

Simmel Georg, 1999, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, coll. « Sociologies », 1^{re} éd. allemande : 1908.

Tarbell Ida M., 2003, *All in the Day's Work. An Autobiography*, University of Illinois Press, p. 132.

Zay Jean, 1987, *Souvenirs et solitude*, Paris, Talus d'approche, p. 229-234.

Entretiens :

Entretien de M. Pinault avec Alice et Guy Bernet, août 1994, l'Arcouest.

Entretien de M. Pinault avec Marcelle Huysman, 30 octobre 1995, à son domicile.

Entretien de M. Pinault avec François et Georges Lapique, 23 août 1994, à l'Arcouest.

Entretien de D. Dosso et M. Pinault avec Colette Perrin, 1^{er} juillet 1994, à son domicile parisien.